

L'ordre dominicain et la région lyonnaise

**Ancrés dans la modernité et la vie de la cité, les dominicains assument
diverses missions religieuses et profanes**



Stéphane Autran
Octobre 2010

GRANDLYON

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03
www.millenaire3.com

L'ordre des dominicains entretient des relations anciennes et singulières avec le territoire lyonnais. Les frères prêcheurs ne vivent pas leur activité religieuse en s'isolant de la ville mais en nouant des liens directs avec la société et le territoire.

Depuis le XIII^e siècle, l'ordre a partagé plusieurs responsabilités marquant durablement l'espace public et politique lyonnais. Intellectuels de haut niveau, conseillers des papes, les frères prêcheurs entretiennent des relations très fortes avec l'élite aristocrate et bourgeoise de la ville. A côté de leur fonction spirituelle première, les frères ont une liberté d'investigation qui leur permet de se ménager plusieurs activités les mettant en lien direct avec le monde profane. Cette volonté d'ouverture, de confrontation avec la société se manifeste jusqu'au XIX^e siècle de diverses façons comme par exemple la solidarité envers les nécessiteux aux Brotteaux ou l'éducation d'excellence à Oullins.

Au XX^e siècle, les innovations progressistes des dominicains Lyonnais sont nombreuses et s'inscrivent d'une certaine manière dans la tradition du catholicisme social de la ville. Des échanges croisés s'opèrent entre les acteurs de la ville et les dominicains. Certains frères enseignent à l'université, d'autres portent des projets comme Economie et Humanisme dont les propositions socio-économiques réformistes s'inscrivent à l'échelle nationale.

Le choix de l'architecte Le Corbusier pour édifier le couvent Sainte-Marie de la Tourette témoigne à lui-seul du caractère progressiste de l'ordre dominicain. Construit à la veille de bouleversements sociétaux et très vite désaffecté de sa fonction première, le couvent a su se réinventer avec brio. Avec le centre Thomas More, les dominicains inventent un lieu de stimulation intellectuel de référence de niveau national. Icône architecturale internationale, l'édifice s'adapte parfaitement aux travaux des chercheurs. La force de l'architecture réussit même à vaincre les appréhensions de certains intellectuels de travailler dans un lieu confessionnel. Les relations avec le milieu intellectuel Lyonnais sont indirectes. Le centre Thomas More développe ses projets en toute indépendance, sans cooptation Lyonnaise. Ainsi, quand un intellectuel parisien daigne « descendre en province », il se rend d'abord à Eveux, éventuellement à Lyon ! Au firmament de son activité, le centre Thomas More constitue un lieu majeur de débat intellectuel dans la région lyonnaise.

Sommaire

1.	L'organisation de l'ordre dominicain	4
2.	L'implantation des dominicains dans l'agglomération lyonnaise	5
3.	Les dominicains de Lyon s'investissent largement dans la société	12
4.	Progressistes, les dominicains suscitent un chef d'œuvre architectural	16
5.	La recherche de spiritualité guide l'œuvre de Le Corbusier	19
6.	Du studium religieux au lieu de débats de référence	23
	Bibliographie	29

1. L'organisation de l'ordre dominicain

L'ordre catholique des dominicains, également appelé ordre des prêcheurs ou des jacobins, est né en 1215, sous l'impulsion de Dominique de Guzman, Saint Dominique. Saint Dominique naît en Espagne en 1170. Chanoine, il mène une vie communautaire et conduit une mission d'évangélisation des païens. Le Pape charge les frères prêcheurs d'évangéliser le Languedoc, pays troublé par l'hérésie cathare.

A ses débuts, l'ordre est pauvre, les chanoines allant même vivre de la mendicité d'où l'appellation de l'ordre des « frères mendiants ». Par rapport aux autres chanoines, les dominicains voient leur travail manuel remplacé par une activité intellectuelle. La formation des frères est de haut niveau : elle comprend trois ans de philosophie et quatre de théologie. Ces études poussées doivent leur servir dans leur mission de prédication.

Le studium est le « centre de formation » des dominicains. Le groupe d'élèves est placé sous l'autorité du père spirituel. Les prêtres professeurs vivent dans le studium. Les frères coopérateurs ont pour mission de faire fonctionner l'établissement, notamment d'assurer les tâches logistiques : repas, entretien, etc. Dès le XIIIe siècle, l'organisation des couvents dominicains présente des éléments immuables que l'on retrouvera au XXe siècle dans l'édifice de la Tourette construit par Le Corbusier : église, réfectoire, grandes salles de réunion, cellules d'habitation, bibliothèque et salles communes. Le bâtiment doit offrir des lieux de prière, de travail, de rencontre et un logement individuel pour chacun des membres.

Le fonctionnement de l'ordre se veut largement démocratique. Les décisions sont prises d'un commun accord par les frères qui disposent d'un véritable pouvoir décisionnel. Les fonctions administratives sont assumées par mandat. Les dirigeants sont élus, leurs actions rendues publiques, permettant leur pouvoir de contrôle possible par les membres. La loi fondamentale des dominicains est « l'unanimité, un seul esprit, un seul cœur. »

L'organisation de l'ordre s'établit selon une hiérarchie immuable. Le chapitre général de l'ordre est l'organe souverain de gouvernement des dominicains. Il se réunit tous les trois ans à l'église Sainte-Sabine de Rome. Il est composé aujourd'hui de plus de 120 délégués – les frères capitulaires – venant de tous les continents. L'ordre compte au total 6000 frères, 3000 moniales répartis dans 247 monastères.

Le chapitre élit à Rome le Maître de l'ordre, pour une période de 9 ans. Les grandes orientations de l'ordre sont élaborées par le Maître et le chapitre général. Elles doivent être mise en œuvre durant le mandat. Le français Bruno Cadore, jusque-là prieur provincial des dominicains de la province de France, est devenu le 86^e Maître de l'ordre le 5 septembre 2010. Le chapitre général a, particularité unique dans l'église, la possibilité de faire évoluer les constitutions de l'ordre. Les dominicains ne se réfèrent donc pas à des constitutions d'origine mais à une législation interne adaptée en continue à l'évolution de la société.

Le chapitre provincial est célébré tous les quatre ans. Il rassemble les prieurs des couvents et des délégués élus par les frères, ainsi que le prieur provincial sortant et les prieurs régionaux et vicaires provinciaux.

Le chapitre provincial se compose de deux manifestations distinctes. L'assemblée capitulaire dure une semaine. Elle est consacrée à l'élection du prieur provincial et des définiteurs. Des discussions aboutissent parfois à des votes. Le définitoire siège ensuite trois semaines à Paris. Composé du prieur provincial et des six définiteurs, il a la charge de prendre les décisions concrètes, de mettre en œuvre celles déjà votées par l'assemblée et de procéder aux nominations des officiers provinciaux. Toutes les charges sont à pourvoir car l'ensemble des frères ayant une charge au service de la province sont remplacés avec le chapitre. Enfin le définitoire rédige les actes du chapitre, qui sont envoyés au Maître de l'Ordre afin d'être approuvés. À l'issue de ce processus, le prieur provincial gouverne la province durant quatre ans, avec l'aide d'un assistant et d'un conseil provincial composé des six définiteurs, du prieur provincial sortant, du régent des études et de deux conseillers élus par le chapitre.

En France, l'ordre est supprimé après la révolution Française. Henri-Dominique Lacordaire restaure l'Ordre en France et refonde la province en 1850. Dans les années 1860 naissent ou renaissent les provinces de Toulouse et de Lyon. Fin XIXe siècle, les lois de séparation de l'église et de l'Etat obligent les religieux à s'expatrier. Les dominicains sont autorisés à revenir en France dans les années 1920. En 1997, la province de Lyon, qui allait de la Savoie à la Bretagne en passant par les bords de Loire et l'Auvergne, fusionne avec la province de France. La France retrouve la partition en province d'avant la Révolution française, la province de France et la province de Toulouse.

La province de France recouvre le territoire du nord de la France et compte douze couvents : La Tourette, Saint-Nom de Jésus, Saint Abraham à Lyon et dans sa région lyonnaise ; Saint Dominique, Saint Jacques et De l'Annonciation à Paris ; ainsi que les couvents de Nancy, Lille, Poitiers, Strasbourg et Tours et la maison de Clermont-Ferrand. Des couvents de la province de France sont également présents en Afrique de l'Ouest, en Afrique équatoriale, témoignage de la période des colonies, dans le monde arabe et en scandinavie.

La province de Toulouse est présente sur le territoire sud de la France, avec des couvents à Toulouse, Marseille, Bordeaux, Montpellier, Sainte Baume, Nice ainsi qu'à La Réunion et Haïti.

2. L'implantation des dominicains dans l'agglomération

Notre-Dame-de-Confort marque durablement le territoire lyonnais

Les dominicains s'implantent à Lyon en 1218, à la demande des prélats épiscopaux de Rome qui s'inquiètent de l'influence des idées hérétiques. Saint Dominique fait installer la première maison des Frères Prêcheurs sur la colline de Fourvière, au Gourgillon. Ils obtiennent de l'archevêque le privilège du droit de sépulture : « Les grandes familles de la région prennent l'habitude d'établir leur sépulture chez les prêcheurs¹ ».

Protégés par les archevêques, les frères se rapprochent de la population qu'ils veulent évangéliser. En 1240, les frères s'installent près d'Ainay grâce à un don d'une grande famille lyonnaise. Ils entreprennent la construction d'un couvent et d'une église. L'ensemble se situe entre les rues Saint Dominique et Confort, actuellement, place des Jacobins² et rue Emile Zola.

« Lyon devenait le siège de la papauté et du gouvernement de l'Eglise et même, en raison des circonstances, le véritable centre de la politique générale de l'Europe [...] Peu de villes, en dehors de l'Italie, ont reçu, aussi fréquemment que Lyon, la visite des chefs de l'Eglise. Deux d'entre eux, Innocent IV et Grégoire X, après quelques autres, y ont tenu des conciles généraux, en 1245 et 1274 ; le pape Clément V y a été couronné en 1305 ; Jean XXII y a été élu, puis couronné en 1316. Entre tous c'est le pape Innocent IV qui a fait à Lyon le plus long séjour, tel qu'aucune autre ville, à l'exception de Rome et d'Avignon, n'en a connu de pareille durée³ ». Ces événements majeurs du XIII^e et XIV^e siècles placent Lyon au centre du monde chrétien. Les dominicains sont des acteurs actifs de ces épisodes du christianisme. Issu du couvent des dominicains lyonnais, Pierre de Tarentaise devient archevêque de Lyon puis pape en 1276⁴. Les cardinaux sont réunis dans le couvent pour élire Jean XXII, intronisé pape en 1316.

En l'absence d'université lyonnaise, les frères sont formés à Paris. A Lyon, ils enseignent la théologie à Saint Jean. L'historien Jacques Le Goff estime que la présence des quatre ordres mendiants : Dominicains (1218), Franciscains ou Cordeliers (1220), Carmes (1290-1303) et Augustins (1319) légitime Lyon comme une « grande ville médiévale ». « *Les dominicains, ou Jacobins, occupèrent une place de choix parmi nos*

¹ BEGHAIN Patrice, Dictionnaire historique de Lyon, Stéphane Bachès, 2009

² Les dominicains sont également appelés Jacobins en référence à leur premier couvent à Paris situé rue Saint Jacques

³ POUZET Philippe, « Le pape Innocent IV à Lyon. Le concile de 1245 », *Revue d'histoire de l'Eglise de France*. Tome 15. N°68, 1929

⁴ BERTHOD Bernard, COMBY Jean, *Histoire de l'Eglise de Lyon*, Ed. La Taillanderie, 2007

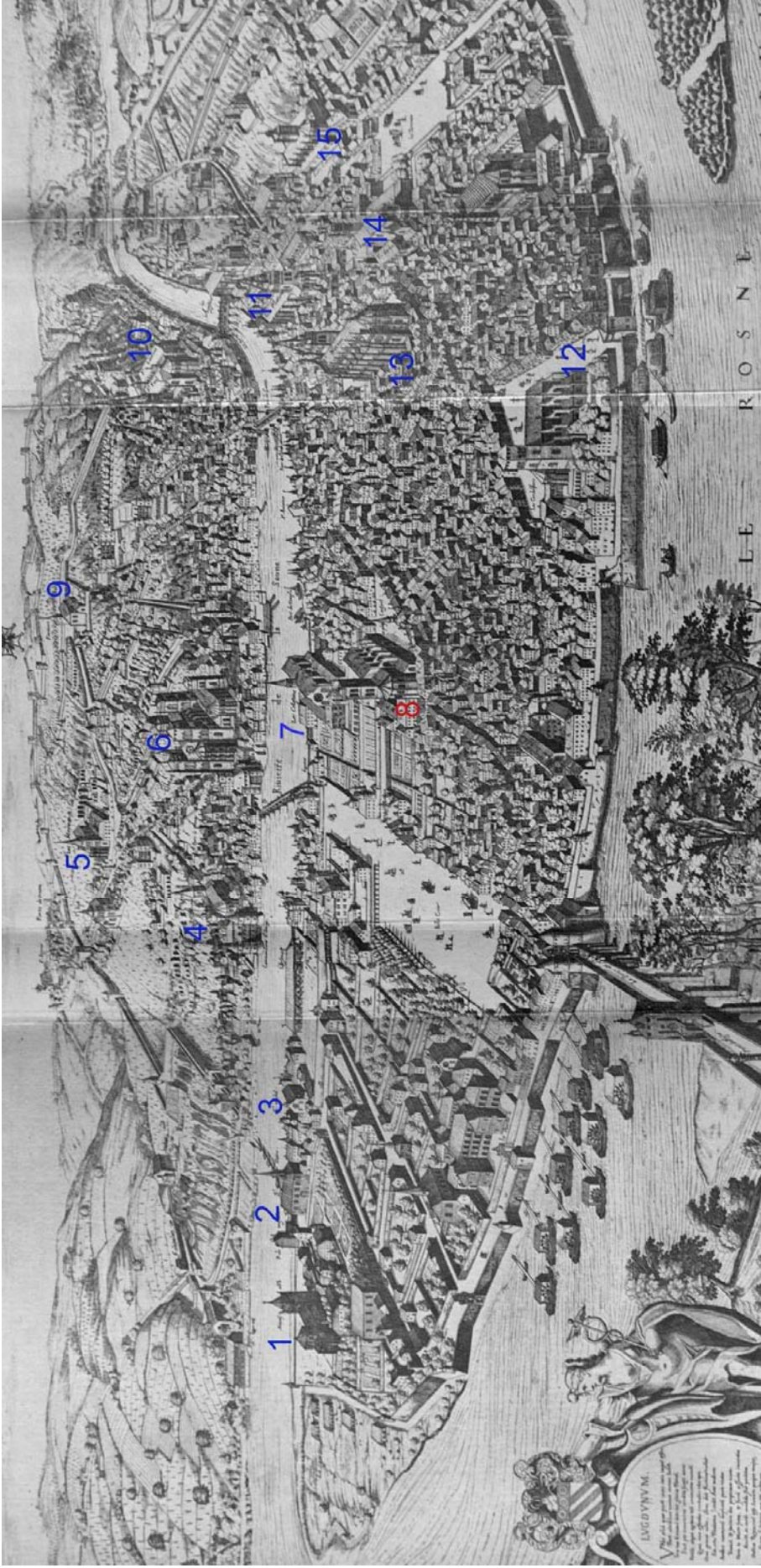
communautés religieuses. De 1218 à 1790, près de six siècles, ils ont exercé une action puissante sur la vie chrétienne de la cité par l'enseignement de la théologie et la prédication, par les solennités du culte et la dévotion à la sainte Vierge, par la direction spirituelle des corporations qui s'étaient confiées à leur zèle et à leur charité⁵».

En 1418, le couvent et l'église prennent le nom de « Notre Dame de Confort ». Les corporations sont les alliés des dominicains : « les banquiers et marchands florentins de Lyon s'engagent à agrandir et rénover l'église⁶ ». La sépulture dominicaine est gage de générosité : « Très vite ils s'attirèrent les bienfaits de seigneurs de la région, de bourgeois et de prêtres de la ville qui voulaient s'y faire enterrer⁷ ».

⁵ CORMIER Michel, *L'ancien Couvent des dominicains de Lyon*, Vitte, Lyon 1898-1900

⁶ BEGHAIN Patrice, op. cit.

⁷ GADILLE Jacques (dir.) *Le diocèse de Lyon*, Beauchesne, Paris, 1983



Les principales églises lyonnaises au XVIIe siècle

1. Ainay
2. Saint Elaire
3. Saint Michel
4. Saint Georges
5. Saint Just

6. Saint Jean
7. Les Célestins
8. Notre Dame de Comfort
9. Fourvière
10. Saint Paul - Saint Laurent

11. La Platière
12. Les Cordeliers
13. Saint Nizier
14. Serlin
15. Les Carmes

Extrait du "Panorama de Lyon en 1625" par Simon Mauupin, héliogravure 120 cm x 63 cm
 Publié dans « L'ancien couvent des Dominicains de Lyon » - Michel Cormier

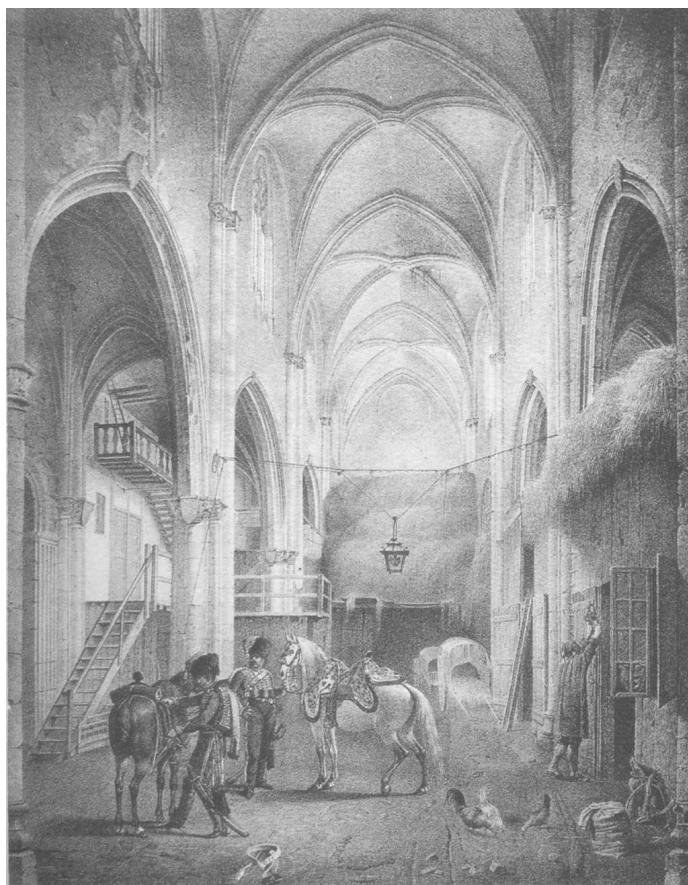


*Place de Confort au XVIII^e siècle, par Née (François-Denis), graveur parisien
Source : Michel Cormier, L'ancien couvent des dominicains de Lyon*



*Place de la préfecture. Le couvent est démoli à partir de 1723.
En 1816, de nouveaux édifices sont construits pour la préfecture. Ils sont démolis en 1860.
Source : Michel Cormier, L'ancien couvent des dominicains de Lyon*

L'activité des dominicains est variée : étude, enseignement de la théologie, prédication, inquisition. Le couvent est utilisé comme refuge par les confrères en déplacement. L'ordre joue un grand rôle dans le développement de l'imprimerie à Lyon. Il publie en 1476 *La légende dorée*, le premier livre imprimé en Français.



ÉGLISE DES JACOBINS
SERVANT DE REMISE

Intérieur de l'église servant de remise

Source : Michel Cormier, *L'ancien couvent des dominicains de Lyon*.

En 1562, les dominicains subissent durement la réforme : le couvent est saccagé par les Huguenots. Jusqu'à la révolution Française, les bâtiments sont périodiquement reconstruits et modifiés. Les dominicains enseignent la philosophie et la théologie. Au XVIIIe siècle, ils assurent la formation théologique des séminaristes. En 1790, les congrégations sont supprimées. Les bâtiments sont réaffectés à diverses activités plus ou moins prestigieuses. En 1810, l'ancien couvent se transforme en préfecture pour le Département. L'église est détruite en 1822, le couvent rasé en 1859.

Les autres implantations dominicaines dans l'agglomération lyonnaise

Camille Rambaud, industriel lyonnais va consacrer une partie de sa fortune à aider les pauvres et les familles nécessiteuses. Suite aux inondations de 1856, il crée dans le quartier de la Guillotière « la cité de l'enfant Jésus⁸ » pour aider et catéchiser les plus démunis dans un quartier ouvrier pauvre et sans « encadrement » spirituel.

Les inondations de 1856 ruinent un centre d'accueil en construction à l'angle de la rue Tête d'Or et de rue Bugeaud, dans le quartier des Brotteaux. Camille Rambaud décide de donner une plus grande envergure à son action en faveur des déshérités du quartier. Il

veut créer un lieu de culte, un foyer de prière, d'éducation et d'activités charitables. L'industriel est ami avec Ambroise Potton, dominicain qui vient prêcher au collège d'Oullins. Le projet est exposé au Père Danzas⁹ qui est enthousiasmé. La construction de l'édifice débute grâce à des dons de dominicains et surtout de personnes modestes. L'inauguration du couvent de Saint-Nom-de-Jésus a lieu en décembre 1856. L'église actuelle date de 1863. Les plans sont dressés par le Père Danzas lui-même. Il prend la direction de la communauté. Un couvent est construit en bordure de l'église. Il permet au groupe de dominicains de mener une vie conventuelle, authentique et traditionnelle. Danzas est en effet en opposition avec Lacordaire sur la vocation de l'Ordre, ce dernier voulant l'inscrire dans le siècle comme en témoigne le collège d'Oullins¹⁰. « *La maison [le couvent] elle-même était si accueillante ! Au milieu des*

⁸ En 1900, la cité accueille jusqu'à 500 personnes. La démolition de l'édifice qui, selon la municipalité, n'a plus sa place en centre-ville, est en projet dès 1948. L'opération Moncey-Nord, ensemble d'habitation réalisé sous la direction de Jean Zumbrennen et amorçant le premier projet d'urbanisation de la Part-Dieu est construit au début des années 60 à l'emplacement de la cité Rambaud.

⁹ Antonin Danzas est prieur provincial de France de 1854 à 1858 et premier prieur provincial de Lyon de 1862 à 1866

¹⁰ LEVESQUE Jean-Donatien, *Les dominicains aux Brotteaux*, article revue Rive Gauche, n°158, septembre 2001

asures, dans une rue misérable, la chapelle fleurit brusquement, comme un précieux reposoir original dressé pour la joie des pauvres¹¹». « Tout le couvent était devenu une ruche. A l'intérieur vivait une communauté priante et studieuse de jeunes gens enthousiastes se préparant à la vie de prédication¹²».

En 1870, le couvent est occupé. Les religieux se dispersent en Suisse puis en Hollande. Lors de la courte période d'accalmie politique, le couvent accueille en 1891 un chapitre général de l'ordre. Après les lois contre les congrégations de 1901, le couvent est fermé. La paroisse Saint-Nom-de-Jésus renaît en 1909. Les dominicains reviennent sur le site à partir de 1914 après leur exil à l'étranger.



Couvent du Saint-Nom-de-Jésus, Lyon

Stéphane Autran

En 2010, le couvent abrite toujours une quarantaine de frères. Il est situé au 93, rue Tête d'Or dans le sixième arrondissement de Lyon. L'Agora Tête d'Or est une association créée en 1988, accueillie par le couvent de la rue Tête d'Or. Elle se présente comme « un lieu d'échanges et de réflexion entre religieux et laïcs, proposant des ateliers et des conférences intéressantes à la fois l'Eglise et la société civile¹³». Les locaux permettent l'accueil d'une centaine de personnes pour les conférences et séminaires. Elle peut également accueillir des concerts.

L'association propose des cycles de conférences, des ateliers et séminaires sur des thèmes essentiellement théologiques, philosophiques, historiques ou de littérature. Par ses manifestations, l'agora Tête d'Or rappelle le rôle et l'impact sur la société qu'ont eu les dominicains les plus emblématiques. Le calendrier des manifestations annuelles montre plusieurs interventions par mois. Les séminaires et ateliers correspondent à des cycles thématiques se déroulant sur plusieurs séances. Les présentations sont ouvertes à tous et proférées par des spécialistes universitaires, des dominicains, souvent rédacteurs de la revue *Lumière et Vie* ou encore des professionnels spécialistes des sujets débattus.

Dans l'agglomération lyonnaise, les communes d'Oullins et de Rillieux ont également été investies par les dominicains. A Oullins, le monastère du Très-Saint-Sacrement est fondé en 1868 par quatre moniales et

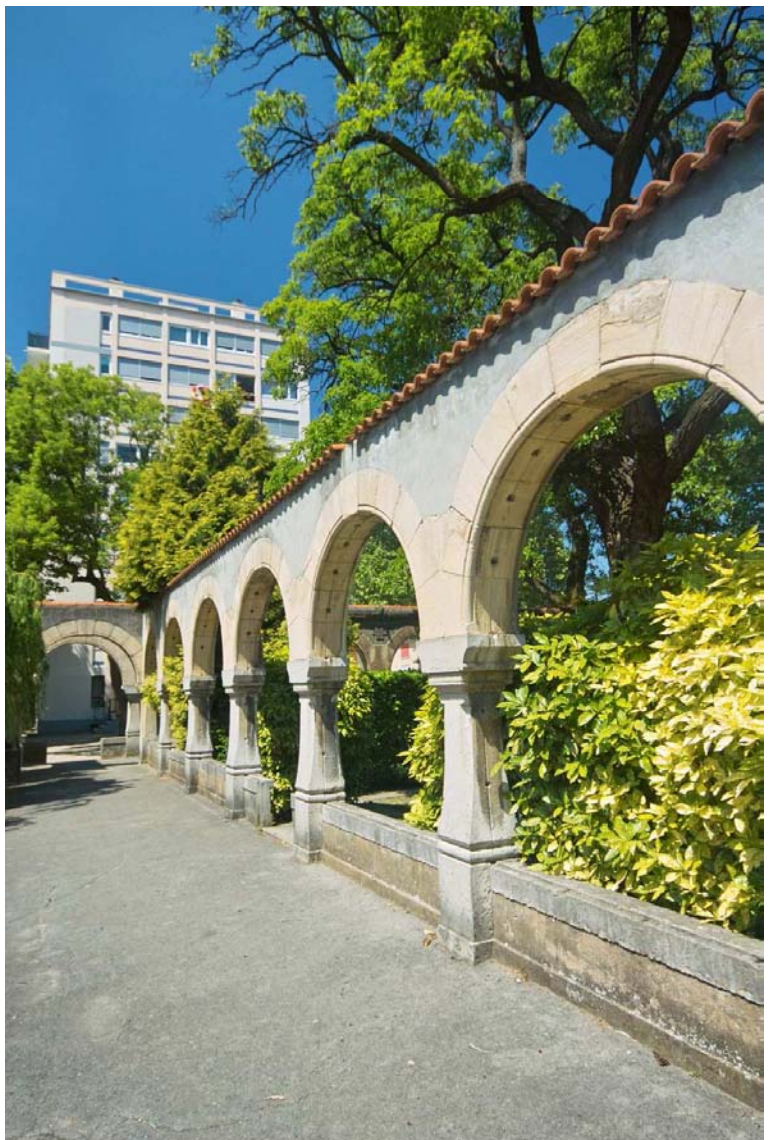
¹¹ BAUMANN Emile « Mon frère le dominicain », cité par LEVESQUE Jean-Donatien, *op. cit.*

¹² LEVESQUE Jean-Donatien, *op. cit.*

¹³ Site internet : <http://www.agoratetedor.com/>

l'aide financière de la comtesse de Villeneuve. Au début du XXe siècle, les sœurs émigrent en Belgique et en Hollande. De retour en France, le couvent est transféré en Isère alors que le site d'Oullins ferme en 1965. Il subsiste les arcades du cloître dans le jardin d'une copropriété au 23, rue de la Sarra. Une congrégation de sœurs dominicaines Sainte-Catherine de Ricci est installée au 5, chemin de la Chapelle, Crépieux depuis 1927¹⁴ (devenu Rillieux).

Saint Abraham, deuxième couvent dominicain de Lyon, est ouvert en 1964, place Gailleton. Il a longtemps été lieu de résidence des professeurs enseignant la philosophie, les écritures saintes, la morale à l'université catholique.



Arcades du cloître du monastère du Très-Saint-Sacrement, Oullins

Stéphane Autran

¹⁴ Selon Hugues PUEL, les dominicaines de Rillieux viennent de déménager à Gerland.

3. Les dominicains de Lyon s'investissent largement dans la société

Le collège Saint Thomas d'Aquin à Oullins, une filière d'excellence

Le collège Saint Thomas d'Aquin est fondé en 1836. Il s'installe dans une vaste bâtisse du XVII^e siècle située 56 rue du Perron à Oullins. C'est l'ancienne résidence d'été des archevêques de Lyon.

Les pères fondateurs de l'école, Monseigneur Dauphin, les abbés Chainé, Lassalle et Lacuria adhèrent au catholicisme libéral de Lamennais, Lacordaire et Montalembert, qui a pour devise « Dieu et la liberté ». Il s'agit de « faire rayonner la foi au Christ sur toutes les branches du savoir humain et de « former certes des hommes de savoir, mais avant tout des hommes de bien¹⁵ ». L'éducation est préférée à l'instruction, elle doit être « religieuse, paternelle et positive ». Ce précepte est en phase avec une vision sociale du catholicisme. Le collège est transmis en 1852 au Père Lacordaire, restaurateur de l'ordre dominicain en France. C'est le premier des quinze collèges dominicains du groupe « le Tiers Ordre Enseignant de St Dominique » organisé par Lacordaire dans toute la France. Ce groupe sera en activité durant environ un siècle, de la restauration de l'ordre à l'après deuxième Guerre Mondiale. « *La formation des élites est plutôt un accident dans l'histoire des dominicains... mais un accident de longue durée ! Les dominicains ne se sont pas battus pour former les élites, rôle dévolu aux Jésuites depuis le XVI^e siècle. Par contre, au XIX^e siècle, il apparaissait assez normal qu'un grand ordre religieux ait des maisons de formation¹⁶ ».*



Collège et lycée Saint Thomas d'Aquin, Oullins

Stéphane Autran

En 1891, l'importance de l'école dans l'organisation dominicaine est confirmée puisqu'elle accueille le chapitre général des dominicains qui élit le 75^e maître général de l'Ordre, le Père Frühwirth. Après les lois de 1901, les dominicains n'ont plus le droit d'enseigner et s'expatrient en Suisse en 1903. Ils reviennent à Oullins en 1928. La taille de la propriété dominicaine diminue progressivement de huit à cinq hectares à cause de l'agrandissement du cimetière d'Oullins, l'élargissement de rues et surtout la cession de la partie haute du parc et du mont Thomas pour la réalisation du quartier Montmein en 1964.

Après la Seconde Guerre mondiale, de profondes transformations réorganisent complètement le fonctionnement de l'établissement. Le collège signe un contrat d'association avec l'Etat en 1961. Une quinzaine de Pères dominicains avaient résidé dans l'établissement de 1853 à 1980. A cette date, la province de Lyon dissout la communauté et transfère la tutelle religieuse de l'établissement au diocèse de

¹⁵ BLANC Philippe, directeur du centre scolaire Saint Thomas d'Aquin Véritas, *Histoire de Saint Thomas d'Aquin* : <http://www.st-thom.com/histoire2.html>

¹⁶ LION Antoine, dominicain, ancien directeur du centre Thomas More, propos recueillis par Stéphane Autran, le 2 et 9 juin 2010

Lyon. Depuis 1985, la direction de l'établissement n'est plus assurée par les dominicains. Philippe Blanc, ancien élève et professeur à Saint Thomas dirige aujourd'hui le centre scolaire Saint Thomas d'Aquin¹⁷.

Depuis sa création, la pédagogie de l'école est plébiscitée par l'élite lyonnaise. Ses excellents résultats en font un atout pour intégrer les grandes écoles. Le collège a longtemps eu la réputation d'être le « Collège le plus chic de Lyon ¹⁸ ». Edouard Aynard, l'une des personnalités lyonnaises les plus importantes de la fin du XIXe siècle a été élève au collège Saint-Thomas-d'Aquin. « Creuset du catholicisme libéral, le collège Saint-Thomas-d'Aquin forme de nombreux notables lyonnais, tels que le Dr Gallavardin, le peintre d'art religieux Paul Borel ou encore l'avoué dreyfusard Léon Chainé ¹⁹ ». Après la deuxième Guerre, des cars de ramassage viennent chercher les demi-pensionnaires des quartiers bourgeois d'Ainay et des Brotteaux. Aujourd'hui, les très bons résultats du centre scolaire Saint Thomas d'Aquin perpétuent la tradition d'excellence de l'ancien collège dominicain.

Economie et Humanisme, la contribution des dominicains aux évolutions économiques et sociales

Economie et Humanisme est une association fondée par le père Louis-Joseph Lebret. Selon Hugues Puel, directeur général de l'association de 1969 à 1973, Economie et Humanisme est l'une des actions innovantes les plus importantes menées par les dominicains de Lyon après la Seconde Guerre mondiale.

Le père Lebret adopte une démarche humaniste en découvrant la misère du peuple, les dérives du profit et de l'économie libérale. Selon lui, il est nécessaire de penser l'« économie humaine » au delà du capitalisme et du marxisme. Mieux que l'Etat, le collectif humain s'avère plus pertinent pour diriger et organiser l'économie. L'association veut favoriser la rencontre entre l'économie politique et la doctrine sociale de l'église catholique. Née à Marseille en 1941, Economie et humanisme s'établit vite en région lyonnaise, tout d'abord à Ecully en 1943, à la Tourette en 1945 puis en 1957 à Caluire-et-Cuire et enfin à Bron.

Les statuts d'Economie et humanisme comprennent trois objectifs : étudier par des enquêtes les réalités économiques, sociales et humaines, provoquer des travaux scientifiques permettant de comprendre comment l'économie pourrait être remise au service de l'homme et susciter dans les régions et les professions des techniciens et des professionnels capables de déterminer concrètement les conditions du bien commun. L'association est dirigée par un conseil mixte de religieux dominicains et de laïcs. Entre 1945 et 1950, Economie et Humanisme fonde une revue et une librairie à Paris et met en place des équipes locales dans une vingtaine de villes en France.

L'association a « ses entrées » au plus haut niveau de l'Etat puisqu'elle convainc le ministère de la reconstruction de lui confier ses premières enquêtes sur le logement en France. « En mars 1945, le père Lebret et Jean Queneau, industriel stéphanois, rencontrent le ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU) Raoul Dautry, afin de le convaincre de la nécessité d'enquêtes sur l'état du logement. Celui-ci accepte et passe une commande à Economie et Humanisme en juin 1945 pour une enquête sur le logement dans quatre villes françaises : Lyon, Saint-Étienne, Nantes et Marseille²⁰ ».

Economie et Humanisme est donc directement impliquée dans les enquêtes sur le logement selon la méthode « Lebret » en partenariat avec le MRU après la Seconde Guerre mondiale. Le climat de l'époque est porté par une volonté réformatrice elle-même permise par l'élan de modernisation des institutions. Les membres de l'association ont des profils très variés : on trouve des industriels, hauts fonctionnaires,

¹⁷ Aujourd'hui, l'ensemble Saint Thomas d'Aquin compte plus de 2300 élèves répartis sur trois sites : collège, lycée et enseignement supérieur à Oullins ; collège de Saint Genis Laval, ouvert en 1970 ; collège (1989) et lycée (2004) à Mornant. En 1969, le collège d'Oullins fusionne avec le cours Veritas des sœurs dominicaines (situé montée de Choulans à Lyon)

¹⁸ Selon la citation de Philippe BLANC, op. cit.

¹⁹ PELLISSIER Catherine, La vie privée des notables lyonnais XIXe siècle, ELAH, p.66

²⁰ PELLETIER Denis « *Économie et Humanisme dans la région lyonnaise : le catholicisme social en débat* », cité par CHATELAN Olivier p. 132

intellectuels comme le banquier géographe Jean Labasse, des techniciens, syndicalistes, etc.. Les influents réseaux de la bourgeoisie traditionnelle d'Ainay sont des alliés indispensables. Des réseaux informels convergent grâce à l'association. Ils ont pour point commun d'associer la doctrine sociale de l'Eglise à celle de l'économie humaine prônée par l'association.

Les relations avec l'Etat perdureront et se renforceront à l'époque des politiques d'aménagement du territoire et de planification. Les politiques du MRU et d'Economie et Humanisme sont convergentes comme en témoigne la participation du ministre Claudius-Petit à une séance de travaux de l'association en 1962.

Deux associations lyonnaises en lien avec Economie et Humanisme se sont intéressées aux problématiques d'aménagement urbain : le Bureau Lyonnais d'Analyse et de conjoncture (BLAC) puis le Comité d'expansion économique et d'aménagement de la région lyonnaise. Le BLAC est créé en 1947 et s'apparente aux bureaux d'études qu'Economie et Humanisme essaime dans toute la France. Société de statut civil, elle bénéficie de dons importants de Jean Queneau qui met au service de l'association ses relations avec le patronat chrétien régional. Le BLAC disparaît très rapidement mais ses ambitieuses études seront reprises ultérieurement directement par Economie et Humanisme. L'association investit directement le champ des études d'aménagement du territoire sur la grande région lyonnaise : « L'aménagement du territoire tel qu'il est pensé par le père Lebret et ses collaborateurs doit trouver sa voie entre l'anarchie impuissante des tentatives micro-locales d'une part et l'interventionnisme destructeur des technocraties centralisées et ignorantes des réalités du terrain d'autre part ²¹ ».

Le comité pour l'aménagement du territoire de la région lyonnaise est créé en 1952 à l'initiative du patronat lyonnais²². L'objectif est de mieux connaître les besoins de la région afin d'être en cohérence avec les objectifs du plan établi à l'échelle nationale. Comme le souligne Olivier Chatelan, le Comité se positionne en société d'études et d'expertise à la manière du défunt BLAC. Plusieurs membres d'Economie et Humanisme ont travaillé pour le Comité comme Jean Labasse ou le père Lebret, siégeant au conseil d'administration.

En 1958, par l'intermédiaire de l'Institut international de recherche et de formation à l'éducation et au développement (IRFED), le père Lebret développe son action à un niveau international. Il est nommé expert au concile Vatican 2 et se voit offrir un poste de chercheur au CNRS. Economie et Humanisme a généré une nébuleuse d'organismes nécessaires à son fonctionnement ou qui font perdre sa pensée. Le CRESAL (Centre de Recherches et d'Etudes Sociologiques Appliquées) naît en 1958, sous forme associative, dans la mouvance d'Economie et Humanisme. De 1958 à 1965, l'association fonctionne bénévolement avant l'arrivée des premiers salariés, Bruno Vennin et Jacques Ion. Le centre se transforme ensuite en bureau d'études associatif autonome. Il est associé au CNRS à partir de 1974.

Les chercheurs du CRESAL sont à l'époque politiquement clairement engagés dans la mouvance de gauche non-communiste. « L'histoire du CRESAL, c'est l'histoire de ce monde des cadres chrétiens modernes, qui veulent contribuer à la reconversion économique de la région²³ ». L'UMR CRESAL disparaît en janvier 2007, l'équipe s'intégrant dans l'UMR MODYS (Monde et Dynamique des Sociétés).

En 1966, après le décès de Louis-Joseph Lebret puis la crise liée aux événements de 1968, une séparation s'opère entre la communauté dominicaine et le centre d'études d'Economie et Humanisme. La collaboration du centre d'étude avec le CNRS perdurera jusqu'en 1980. L'association cesse ses activités en 2007 suite à sa mise en liquidation judiciaire.

²¹ CHATELAN Olivier, *Les catholiques et la croissance urbaine dans l'agglomération lyonnaise pendant les Trente Glorieuses*, p. 144

²² Elle regroupe le Comité interprofessionnel lyonnais, la Chambre de commerce de Lyon, le président du syndicat général des entrepreneurs de bâtiments et de travaux publics du Rhône et le président de la chambre syndicale des industries métallurgiques du Rhône. En 1955, le comité s'intitule Comité pour l'aménagement et l'expansion économique de la région lyonnaise.

²³ MICOUD André dans DEJEANS Delphine, DUMAIN Aurélie, LAMBELET Alexandre. Entretien avec André Micoud : Un herméneute en prise avec ses objets, *ethnographiques.org*, Numéro 9 - février 2006

Entretien avec Hugues Puel,

Directeur général d'Économie et Humanisme de 1969 à 1973 et contributeur régulier de l'association.

Propos recueillis par Stéphane Autran, 27 mai 2010

Au XIX^e et au début du XX^e siècle, est-ce que l'élite Lyonnaise privilégie l'enseignement des dominicains ?

La formation des élites n'a jamais été la vocation première des dominicains, contrairement aux Jésuites ou aux Maristes. L'ordre dominicain a disparu après la Révolution Française et a été restauré en 1860 par le Père Henri Lacordaire qui a créé des couvents et s'est intéressé à la formation de la jeunesse. Le collège d'Oullins est une sorte d'« héritage » de Lacordaire. C'est une tradition récente chez les dominicains, contrairement aux Jésuites, qui, depuis la contre réforme, ont eu une politique de formation des élites avec les collèges et la fameuse « pédagogie des jésuites ». Le collège d'Oullins n'est évidemment plus tenu par les dominicains mais il y a encore un frère qui donne des cours.

Quelles sont les activités d'ouverture au monde laïque les plus marquantes pratiquées par les dominicains de Lyon ?

Les dominicains se partagent entre les activités « normales », la prédication dans le cadre des activités liturgiques, les retraites et les « grands projets ». Ces derniers sont toujours plus difficiles à mettre en place du fait de notre rapport à la hiérarchie moins fort. La politique des dominicains est davantage liée à des personnalités qu'à des décisions centralisées. Depuis ses origines au XIII^e siècle, l'ordre élit ses supérieurs pour des périodes courtes. Ce système engendre un esprit de liberté qui permet l'accomplissement de vocations personnelles. En contrepartie, ces individualités rendent parfois difficile la poursuite de grands projets dans la continuité.

A Lyon, Economie et Humanisme fut la plus grande initiative créée par les dominicains. Le père Lebret s'est « auto-dirigé ». Il a porté personnellement le projet. L'association est née à Marseille en 1941 puis migre à L'Arbresle. Le projet de construction du couvent à Eveux oblige Economie et Humanisme à trouver un nouveau lieu. L'association acquiert à Caluire-et-Cuire l'ancienne résidence de vacances de Mr Minet, soyeux lyonnais.

« Lumière et vie » est une revue créée dans les années 1950. Elle existe toujours. Portée par les enseignants en théologie ou psychologie, elle prône les idées oecuménistes et est donc ouverte aux protestants et orthodoxes.

Les dominicains ont-ils enseigné à l'université ?

Oui, principalement à l'université Catholique car la théologie ne s'enseigne pas dans les universités d'Etat. Le couvent Saint Abraham, place Gailleton, a longtemps été le lieu de résidence des professeurs enseignants la philosophie, l'écriture sainte, la morale, à l'université Catholique. Il y a pourtant deux exceptions : Jean Claude Sagne et Hugues Puel ont enseigné dans l'université publique, respectivement la psychologie et les sciences économiques.

4. Progressistes, les dominicains suscitent un chef-d'œuvre architectural

Les conditions d'installation des dominicains à Eveux

A partir de 1933, les dominicains installent leur maison de formation dans les environs de Chambéry, dans un ancien séminaire diocésain. Ils y resteront 25 ans. La construction de nouveaux monastères est envisagée comme une réponse à la désaffectation des vocations. Ils sont édifiés dans les provinces dominicaines de Paris, Toulouse, Lille et Lyon.

En 1943, les dominicains font l'acquisition du domaine de la Tourette, situé à Eveux, petite commune de l'ouest lyonnais, limitrophe de L'Arbresle, et situé à environ 26 kilomètres de Lyon. La vaste propriété de plus de 70 hectares comprend un espace agricole, un bois et une demeure bourgeoise. De 1943 à 1960, les frères s'installent dans le château historique de la Tourette en attendant l'inauguration du nouveau couvent Sainte-Marie de la Tourette.

Le domaine de la Tourette, bastion d'une influente bourgeoisie lyonnaise

Le domaine de la Tourette est une vaste propriété boisée d'environ 70 hectares, dominée par un château. Bâti du XVI^e siècle, l'édifice d'origine va connaître des transformations successives au cours des siècles. Le premier propriétaire connu du domaine d'Eveux est Alexandre de la Tourette, conseiller du roi et président de la cour des monnaies à Paris. Il achète le domaine de Montagny en 1576²⁴.

Les frères Blaise et Jean Claret achètent le château à Jean Michon en 1681 et agrandissent le domaine. L'ensemble de la propriété constitue la première terre nobiliaire de la famille. Jacques Annibal Claret de la Tourette²⁵ (1692-1776) neveu de Blaise et Jean, mène une brillante carrière qui le conduit au poste de commandant pour le roi de la Ville de Lyon de 1740 à 1750. Parmi ses neuf enfants, deux jouent un rôle direct dans l'évolution de la propriété.

Marc Antoine Louis Claret de la Tourette (1729-1793), botaniste et ami des philosophes organise un remarquable parc botanique dans la propriété qui comptera plus de 3000 espèces.

Camille Jacques Annibal Claret de la Tourette (1727-1796) sera premier président du bureau des finances de Lyon en 1752. Son fils, Jean-Jacques Claret de Fleurieu (1766-1826) devient trésorier général de la Compagnie Perrache. Suite à des engagements financiers très importants dans la société, il vend le château familial en 1801 à la famille de Saint Trivier.

D'importantes modifications architecturales sont entreprises. Plusieurs propriétaires vont se succéder à la fin XIX^e siècle : Monsieur Jerphanion de Larajasse en 1873, Francisque Dulay en 1878 (maire d'Eveux), Monsieur de Murard en 1883, Henri de Chabannes (maire d'Eveux de 1897 à 1930) en 1891. Après le décès du comte de Chabannes, la propriété revient à monsieur de Villers jusqu'à sa vente aux dominicains en 1943.

Aujourd'hui, le château historique de la Tourette a été vendu à un promoteur. Celui-ci a imaginé un important projet de transformation de l'édifice en copropriété de logements. 15 appartements peuvent être aménagés sur des plateaux de 60 à 200 m². Cette vente du château met un terme à l'unicité du domaine de la Tourette

Nous ne disposons pas d'informations précises sur les conditions de la vente du domaine aux dominicains. Selon Antoine Lion, il n'y a pas eu don du domaine aux dominicains mais vente à des conditions avantageuses. « Les relations entre les dominicains et la bourgeoisie ont toujours existé. Pour vendre à un dominicain, il faut que le propriétaire ait une certaine sympathie vis à vis de l'ordre. Par ailleurs, un domaine privé de 78 hectares à vendre provient forcément de la bourgeoisie...ou d'une aristocratie proche

²⁴ Association « Les amis du vieil Arbesle » : <http://amis.arbresle.free.fr/>

²⁵ Biographie et histoire de la famille Fleurieu : <http://s.claretdefleurieu.free.fr/sommaire%20deux.htm>

de la ruine ! Le domaine de la Tourette à Eveux n'était pas le seul choix puisque les dominicains ont failli se porter acquéreur à l'époque du domaine de Lacroix-Laval.²⁶»

Le père Couturier impose l'architecte Le Corbusier, icône de l'architecture moderne

Pour l'église catholique, construire un édifice religieux implique un bâtisseur croyant. Au début du XXe siècle, l'art sacré est l'expression naturelle de personnalités croyantes. « *L'architecte agnostique ne devrait pas pouvoir construire (en raison de son incapacité présumée d'interpréter les signes et l'essence de la foi) des édifices qui, par tradition séculaire, seraient l'expression d'une pratique dévotionnelle des bâtisseurs, des commanditaires et du peuple*²⁷ ».

Après la seconde Guerre Mondiale, le père dominicain Marie-Alain Couturier bouleverse le rapport du sacré à l'art en rapprochant les créateurs d'art moderne et l'église catholique. Théoricien de l'art, il dédie son apostolat au renouvellement de l'art liturgique. Couturier encourage la rupture avec l'académisme architectural prévalant encore lors des nouvelles constructions religieuses. Dans l'article « Magnificence de la pauvreté », paru dans L'Art sacré²⁸ en 1950, il affirme : « *Aujourd'hui une église pour être vraie ne devrait être qu'un plafond plat sur quatre murs. Mais leurs proportions réciproques, leur volume, la répartition de la lumière et des ombres pourraient y être d'une telle pureté, d'une telle intensité que chacun, en y entrant sentirait la dignité spirituelle et la solennité* ». Cette définition de ce que pourrait être l'architecture d'une église s'accorde parfaitement avec les idées de Le Corbusier.

Couturier fait travailler des artistes d'avant-garde, mêmes agnostiques. Il est convaincu que « le renouveau de la spiritualité doit passer par une nouvelle liturgie des formes²⁹ ». Il est l'ami des grands peintres comme Lipchitz, Matisse, Rouault, Léger et les fait travailler. « *L'idéal serait toujours d'avoir des gens qui soient en même temps des saints. Mais dans les circonstances présentes, si de tels hommes n'existent pas, nous pensons en effet que pour provoquer cette reconnaissance, cette résurrection, il est plus sûr de s'adresser à des génies sans foi qu'à des croyants sans talents*³⁰ ».

Couturier convainc sa hiérarchie de choisir Le Corbusier, l'un des architectes les plus célèbres du monde et l'un des théoriciens du mouvement moderne en architecture. Dans une lettre aux religieux de la Province de Lyon, Couturier écrit : « *Si vous voulez une œuvre belle et forte qui exprime votre admiration et celle de l'ordre pour l'art d'aujourd'hui et dise votre confiance en lui, demandez à Le Corbusier, vous ne serez pas déçus...* »³¹ Dans l'Art Sacré, Couturier déclare « *Non seulement nous tenions Le Corbusier pour le plus grand architecte vivant, mais encore pour celui en qui le sens spontané du sacré est le plus authentique et le plus fort* ».

²⁶ LION Antoine, op. cit.

²⁷ GRESLERI Giuliano « Le Corbusier : itinéraires du sacré » dans *Le Corbusier. Le symbolique, le sacré, la spiritualité*. Collectif. Rencontres de la Fondation Le Corbusier - Editions de la Villette, 2004

²⁸ Couturier fonde en 1918 les Ateliers d'Art sacré avec le peintre Maurice Denis. D'abord mouvement, l'Art sacré se transforme rapidement en influente revue.

²⁹ POTIE Philippe : « De la spiritualité cathare à l'initiation puriste » dans *Le Corbusier, le symbolique, le sacré, la spiritualité*, op. cit.

³⁰ Père Couturier, cité par Philippe POTIE, op. cit.

³¹ AUSSIBAL Amans, *Le couvent de la Tourette – Architecte Le Corbusier*. La communauté des dominicains, 1987



Détail du clocher du couvent de la Tourette

Stéphane Autran



Couvent de la Tourette, détail de façade

Stéphane Autran



Couvent de la Tourette, loggias (aile Est)

Stéphane Autran

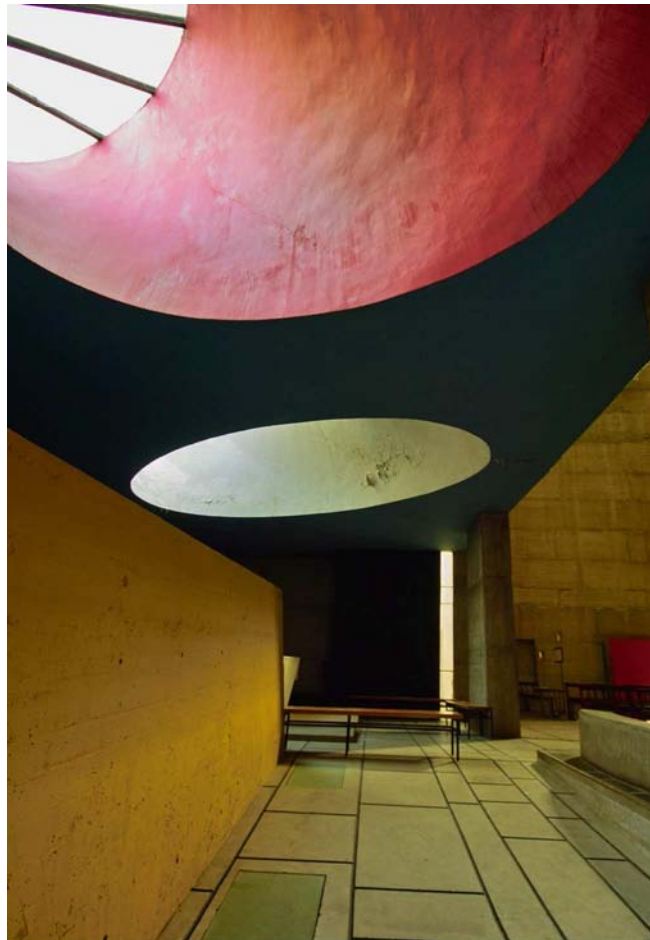
5. La recherche de spiritualité guide l'œuvre de Le Corbusier

Après la construction de la chapelle de Ronchamp, Le Corbusier est très sollicité par l'église. Il refuse les commandes en se justifiant ainsi « *Je ne peux pas construire des églises pour des gens que je ne loge pas*³² ». Le Corbusier ne peut donc pas déclinier la commande en voyant le programme de la Tourette : « *loger 100 cœurs et 100 corps dans le silence* ». La spiritualité de Le Corbusier s'étend sans distinction entre le laïque et le religieux « *Des choses sont sacrées, d'autres ne le sont pas, qu'elles soient religieuses ou*

³² FERRO Sergio, KEBBAL Cherif, POTIE Philippe, SIMONNET Cyrille, *Le Corbusier, le couvent de la Tourette*, Editions Parenthèses, 1987

non³³». Parallèlement, tout au long de sa vie, il affirme un grand sens de la moralité. Il vit et travaille dans une attitude monacale : « son activité créative se déroule dans une atmosphère ascétique, dans la solitude et le silence [...] ses mœurs sont austères, ils excluent toute manifestation de luxe³⁴».

On pourrait prêter à l'œuvre artistique et théorique du Corbusier un déroulement semblable à un parcours religieux ou existentiel. On trouve dans sa progression l'*initiation* (par l'éducation et les maîtres architectes) qui engendre vite la *révélation*. Convaincu que sa cause est juste et universelle, l'*initié* part ensuite *prophétiser*. Il doit convaincre les décideurs. Son diagnostic, implacable, légitime son mode d'action sur l'espace : apporter des « solutions aux problèmes », concourir au « bonheur humain », le tout dans un grand sens de la l'éthique. Initiation, révélation et prédiction marquent donc le parcours de l'architecte visionnaire, à la manière d'un missionnaire, d'un prophète ou d'un frère prêcheur. Après la mort du maître, des *disciples* apparaîtront, perpétuant sa mémoire, son architecture et dans une moindre mesure sa vision du monde, confirmant une pensée qui approche le sacré.



Intérieur de l'église du couvent de la Tourette Stéphane Autran

Le Corbusier et l'architecture des couvents

Charles Edouard Jeanneret découvre l'architecture des couvents lors de voyages en 1907 et 1911. Il est particulièrement marqué par les couvents accrochés sur le mont Athos en Grèce et par la chartreuse d'Ema à Galluzzo, près de Florence. L'organisation spatiale du couvent le marque durablement et servira de base à la conception de ses unités d'habitation³⁵.

³³ LE CORBUSIER, *Ronchamp*, Les Cahiers de la recherche patiente n° 2, Zurich, Girsberger et Stuttgart, Hatje, 1957

³⁴ CASALI Valerio, « L'imaginaire du « Poème électronique » » dans *Le Corbusier, le symbolique, le sacré, la spiritualité*, op. cit.

³⁵ Le grand immeuble aménage verticalement l'espace communautaire. Le parallèle avec le couvent est évident sur plusieurs points : espaces en commun pour les services et la vie sociale, logements isolés, intimes, dotés chacun d'un jardin ouvert... De

Une fois engagé pour la construction de la Tourette, Couturier conseille à Le Corbusier de visiter le couvent du Thoronet dans le Var : « Il y a là l'essence même de ce que doit être un monastère à quelque époque qu'on le bâtit, étant donné que les hommes voués au silence, au recueillement et à la méditation dans une vie commune ne changent pas beaucoup avec le temps. Selon le plan traditionnel, vous devez prévoir autour du cloître trois grands volumes : celui de l'église ; en face celui du réfectoire ; sur le troisième côté, le chapitre ; et enfin sur le quatrième côté, deux grandes salles de réunions. Au premier étage, une grande bibliothèque. Le reste du bâtiment doit être occupé par les cellules et quelques autres salles de moyenne grandeur [...] Pour nous, la pauvreté des bâtiments doit être très stricte, sans aucun luxe superflu, et par conséquent cela implique que les nécessités vitales soient respectées : le silence, la température suffisante pour le travail intellectuel continu, les parcours des allées et venues réduits au minimum. [...] Souvenez-vous que notre mode de vie nous est absolument commun à tous et par conséquent n'appelle aucune différenciation personnelle à l'intérieur des groupes ³⁶».

Sainte-Marie de la Tourette synthétise l'ensemble des réflexions de l'architecte

Les études du couvent commencent en 1953. L'édifice est achevé en 1960, après huit ans de réflexion et trois de travaux. L'édifice est posé horizontalement sur le flanc d'une pente douce. Le Corbusier trouva l'emplacement dès sa première visite sur les lieux. Le couvent est inauguré le 19 octobre 1960, en présence de Mgr Gerlier, archevêque de Lyon, du maître général des dominicains et de Le Corbusier.

C'est à Iannis Xenakis, architecte, ingénieur et musicien que revient la responsabilité du projet Tourette au sein de l'agence de Le Corbusier alors qu'André Wogenscky est nommé architecte d'opération. Xenakis saisit l'opportunité d'inscrire une de ses partitions musicales directement sur un pan de mur en verre « ondulatoire » permettant de voir le jour du sol au plafond.³⁷ La rencontre entre la musique et l'architecture contemporaine est donc ainsi totale.

Le couvent est une sorte de synthèse du vocabulaire architectural développé par l'architecte depuis les années 1920. Il est composé d'un assemblage savant et systématique de proportions respectant le modulator³⁸. Pourtant l'architecte se sent libre de composer les formes qui constitueront les différentes enveloppes du couvent. Le couvent est organisé autour de ses trois fonctions : vie individuelle, collective et spirituelle. Il présente un jeu d'opposition entre le côté géométrique des masses et le foisonnement d'éléments hétéroclites. Le béton brut de décoffrage est abondamment utilisé : « *Béton brut coulé dans des coffrages de planches, fer, verre, bois, noblesse, vérité, splendeur, béton loyal sans tricherie* ³⁹».

La lumière fait l'objet d'un soin très particulier : il existe une grande variété de types d'ouvertures imaginées pour capter et diffuser la lumière. « *Les éléments architecturaux sont la lumière et l'ombre, les murs et l'espace* ⁴⁰ ». Le couvent est composé de quatre bâtiments disposés en rectangle, formant une cour centrale. L'Eglise est disposée du côté Nord. Son volume est un peu séparé des autres ailes habitées. Les deux étages supérieurs des trois ailes sont occupés par les chambres des religieux disposant toutes de

même, la conception des pièces est similaire entre la cellule des moines du couvent de la Tourette et celle des unités d'habitations. Le couvent comme l'unité d'habitation corbuséenne intègre le particulier (l'individu) dans la communauté, tout en préservant ses espaces privés.

³⁶ PETIT Jean « Un couvent de Le Corbusier » Paris, 1961, Lettre de Couturier à Le Corbusier, 28 juillet 1953

³⁷ *Métastasis* est une œuvre post-sérialiste succédant aux maîtres de l'architecte-musicien que sont Messiaen et Boulez. La composition utilise pour les durées la loi de Fibonacci, dont dérive également le Modulor. Le pan de verre dévoile la composition avec une nouvelle représentation graphique, une « rythmique ondulatoire ».

³⁸ Modulor : mot valise composé de « module » et de « nombre d'or ». Inventé par Le Corbusier en 1943. Il prend forme sous la forme d'une silhouette humaine standardisée. Ses dimensions sont basées sur celles du nombre d'or. Selon l'architecte, cette unité de mesure était plus adaptée que le système métrique pour concevoir des espaces confortables maximisant les relations entre l'homme et son espace vital.

³⁹ LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Flammarion (rééd.), 1927

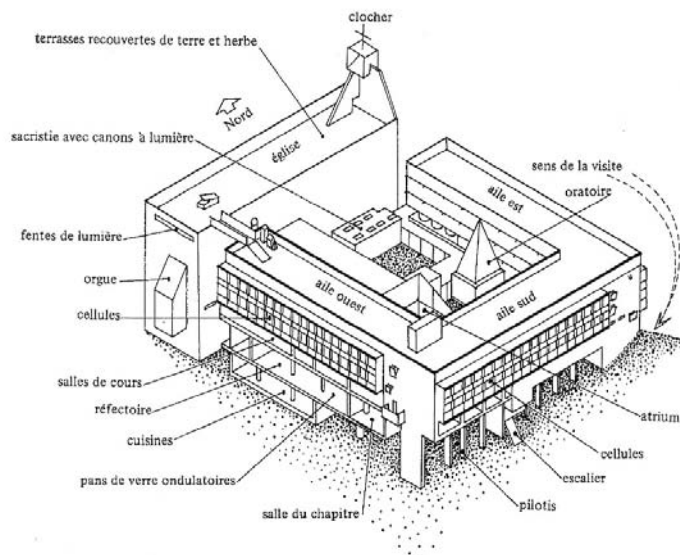
⁴⁰ LE CORBUSIER, *Le poème de l'angle droit*, Electa (rééd.), 1955

loggias⁴¹. Les bâtiments Est, Ouest et Sud sont sur pilotis. Le bâtiment prend ainsi un aspect de légèreté, comme « suspendu » dans l'espace. La réalisation du couvent est une prouesse nécessitant des solutions innovantes et complexes. Il fait figure de laboratoire technique.



Façade en "pan de verre ondulatoire" par Iannis Xenakis, architecte musicien

Stéphane Aufran



VUE ISOMÉTRIQUE

Source : FERRO Sergio, KEBBAL Cherif, POTIER Philippe, SIMONNET Cyrille. Le Corbusier, le couvent de la Tourette.

⁴¹ Le Corbusier utilise des éléments de ses recherches architecturales déjà éprouvés ou en cours de réalisation. Le couvent comprend au total 100 cellules (84 pour les frères étudiants et 16 pour les prêtres). La cellule de moine a la même dimension que celle de la chambre de l'hôtel (ou de la chambre d'enfants) de l'unité d'habitation, soit 2,26 mètres de haut, 1,83 m de large et 5,92 m de long. Les prêtres ont droit à une cellule plus large (2,26 m), permettant l'aménagement d'une bibliothèque.

6. Du studium religieux au lieu de débats de référence

Inauguré dans l'enthousiasme, le monastère doit vite se réinventer

L'édifice sert de monastère durant une brève période : il est occupé de 1959 à 1970 et abrita jusqu'à 75 frères. A cette époque, l'ensemble demeure inaccessible aux personnes extérieures à l'église. Les frères apprécient immédiatement les qualités de l'édifice : *« Je crois pouvoir dire sans chauvinisme, jamais nous n'avions été aussi bien servis en ce qui concerne cellules et pièces habitables : bonne exposition au soleil, contact avec la nature, vue sur les grands horizons. Chaque cellule bénéficiait de l'ensoleillement. Etant donné que nous y vivions la plus grande partie de la journée, c'était là un avantage énorme. Un frère étudiant de l'époque a écrit : « je ne crois pas exagéré d'assimiler notre entrée à la Corbusière à une seconde entrée en religion. »⁴² » « Le manque de confort – au sens du monde – est aisément dépassé par l'équilibre offert à l'être dans toutes ses composantes. Ce qui nous attache à ce bâtiment, ce n'est pas la célébrité de son architecte, mais la rare qualité de vie qui est proposée ici. Le génie du lieu – en dépit des défauts de réalisation et des soucis techniques – réside là, dans cette harmonie et ne peut se dire. Alors, venez et goûtez !⁴³ »*

En 1959 a lieu la réforme liturgique de Jean XXIII. Elle engendre une simplification des rites. Les réformes conciliaires rendent rapidement le couvent inadapté. Le couvent est conçu dans une optique d'augmentation des effectifs d'étudiants, augmentation qui n'arrivera jamais. Il n'y a jamais eu 100 étudiants dans les cellules. Les événements de mai 1968 confirmèrent le changement d'époque. L'enseignement sur place est supprimé en 1969, les étudiants suivant désormais des cours à l'université. Cette étape, moins de 10 ans après l'inauguration, met fin au projet qui avait justifié la construction. Une quinzaine de religieux ont malgré tout continué l'occupation du lieu qui conservera sa vocation de prière, d'étude et de foyer apostolique. Parallèlement, le couvent est reconnu comme monument : il est inscrit à l'inventaire en 1971 et classé monument historique en 1979. Le couvent se retrouve dans une situation paradoxale. Inoccupé, son architecture est célébrée alors que son utilité de couvent n'est plus évidente. Le lieu doit se réinventer. De cloître originel, le couvent de la Tourette va devenir un lieu d'ouverture au monde.

Le centre Thomas More : lieu d'excellence des rencontres intellectuelles en région lyonnaise

Les fondations du centre Thomas More sont posées lors d'un colloque de dominicains en Savoie en janvier 1970, organisé à l'initiative de Paul Grandin, prieur du couvent de la Tourette et Henri Desroche, directeur d'études à la 6^e section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes⁴⁴. Selon le frère Roland Ducret, le centre Thomas More est né de l'amitié profonde entre les deux hommes. La volonté est de créer un « centre indépendant d'études en sciences humaine des religions » dans le cadre du couvent de Le Corbusier.

Selon André Laudouze, le rôle d'Henri Desroche⁴⁵ dans la création du centre Thomas More fut décisive : *« Le cheminement théorique et pratique de cet homme ne portait-il pas à pressentir les réponses originales que le Centre Thomas More pourrait proposer aux milieux de la recherche en France ? Sa participation à Economie et Humanisme, son étude des rapports entre sociologie religieuse et sociologie du*

⁴² AUSSIBAL Amans, op. cit. témoignage d'un frère

⁴³ FERRO Sergio, KEBBAL Cherif, POTIE Philippe, SIMONNET Cyrille, op. cit. témoignage du frère Jean-Pierre Olivier

⁴⁴ Les participants au colloque sont des chercheurs parisiens et québécois en sciences humaines des religions. On trouve l'Institut oecuménique pour le développement des peuples (INODEP), le groupe de sociologie des religions du CNRS, le doyen de l'université catholique de Sherbrooke au Québec et les professeurs du couvent chargés de la formation des jeunes frères dans les disciplines telles que la théologie, la philosophie, l'histoire médiévale (médiéviste)

⁴⁵ Henri Desroche est une « vieille connaissance » des dominicains puisqu'il est prêtre dominicain et membre de l'association Economie et humanisme jusqu'en 1950. Il quitte l'ordre et démissionne de l'association suite aux vives critiques de l'église catholique suivant la parution de son ouvrage *Signification du marxisme* en 1949. Entré au CNRS en 1951, il est directeur d'études à l'EPHE dès 1958.

développement, son travail au sein du groupe des Archives de sociologie des religions, ses recherches sur les messianismes, ses contacts avec les communautés de travail, l'étude de la secte des Shakers, la fondation du collège coopératif, la rencontre avec les utopies socialistes, la confrontation avec les courants théologiques, tant au Canada qu'en Europe..., n'étaient-ils pas les atouts de cet animateur sans lequel le Centre Thomas More n'aurait jamais existé ». Paul Grandin a été formé à l'enquête selon la méthode dite « Lebret » d'Economie et Humanisme. A propos du positionnement d'un centre d'étude dominicain, il déclare « il nous fallait être du côté de Galilée et non du côté de ses juges ». Henri Desroche a participé au Québec à la réorientation de la formation des futurs clercs dans une nouvelle manière d'étudier la religion en tant que « phénomène socio-culturel susceptible d'être appréhendé par des méthodes scientifiques ». Le centre Thomas More reprend ses objectifs : la théologie devient objet scientifique en tant que manifestation socioculturelle. Le centre Thomas More est épaulé dès sa création par le Groupe de sociologie des religions de Paris.

« Le propos du centre Thomas More est de promouvoir une confrontation entre sciences non religieuses et sciences théologiques [...] L'idée d'une confrontation loyale est née des rapports ambigus qu'entretiennent ces deux approches du même donné humain. Longtemps, la théologie fut, en Occident, mère et maîtresse de tout savoir, sagesse suprême sous l'égide et au bénéfice des institutions de la chrétienté. Les jeunes sciences humaines ne purent naître et s'affirmer qu'en contestant, puis en détruisant le primat omnipotent de cette mère abusive⁴⁶ ». Les saisons du centre Thomas More sont organisées de manière originale et très structurée. Un cycle de recherche comprend pour chaque thème proposé trois temps : un week-end de lancement qui établit l'état de la question, une recherche personnelle guidée puis une semaine de synthèse et d'enseignement qui clôture l'ensemble. Un cycle de recherche complet s'étend donc sur plusieurs mois.

Le couvent devient lieu d'hospitalité, propice aux réflexions et au ressourcement spirituel. Il accueille des hôtes à la recherche de sérénité. Les invités partagent la vie du monastère et des 80 hectares boisés de la propriété. Une soixantaine de cellules sont transformées en chambres et les salles de cours en salles de conférences.

Dès sa première année d'existence, le centre reçoit l'aide de « professeurs invités », chargés de recherche au CNRS, professeurs au groupe de sociologie et directeurs d'études à l'Ecole pratique des hautes études⁴⁷. La possibilité du centre à exister est rendue possible grâce au concours des membres de la sixième section des Hautes études. La première saison 1970-71 attire 131 participants. Plus de 80 proviennent de milieux Chrétiens. Ce sont les premières confrontations entre praticiens des sciences sociales et théologiens. L'une des sessions a pour sujet « Marx et les marxistes, une philosophie du social comme reflet de l'économique ». Le ton est déjà donné : on peut débattre de Marx dans un couvent !

Le centre Thomas More se met en place en 1972. Le statut associatif est choisi pour sceller son indépendance face au couvent dominicain. Les objectifs de l'association sont l'enseignement et la recherche. La structure comprend un conseil d'administration mais aussi un « conseil scientifique » de 12 membres. Les deux conseils comportent beaucoup de membres de l'enseignement supérieur public. C'est grâce au conseil scientifique, dont les membres sont nommés par cooptation, que s'élabore le programme du Centre Thomas More⁴⁸. Une règle vise à donner la présidence du conseil d'administration à une personnalité lyonnaise⁴⁹.

⁴⁶ LAUDOZE André, rétrospective du centre Thomas More de 1970 à 1990 – Centre Thomas More - 1990

⁴⁷ L'Ecole pratique des hautes études est née en 1868. En 1975, l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) est créée. Elle est issue de la transformation de la sixième section (sciences économiques et sociales) de l'Ecole pratique des hautes études.

⁴⁸ Les présidences du conseil scientifiques reviennent à Henri Desroche durant la période 1972-74, François-André Isambert de 1974 à 1983, alors directeur du centre de sociologie de l'éthique à EHESS, Marc Augé de 1983 à 1988, alors président de l'EHESS, Jean-Claude Schmitt de 1988 à 1995 puis Etienne Fouilloux, de 1996 à 2000.

⁴⁹ Les présidences reviennent à Jacques Gadille de 1972 à 1977, alors professeur d'histoire à Lyon II, Guy Avanzini, de 1977 à 1981, alors directeur de l'Institut des Sciences et des Pratiques d'Education et de Formation à Lyon II, Jean-Pierre Lassale, de 1981 à 1983, alors recteur de l'académie de Lyon, Pierre Picut, de 1983 à 1989, alors directeur du collège coopératif Rhône-Alpes, Hugues Puel,

Organigramme en 1972

Président d'honneur : Jean Lacroix

Conseil d'administration

Président : **Jacques Gadille**, professeur d'histoire à Lyon II ;
vice-président : **Maurice Manificat**, professeur à l'ISSA (Lyon) ;
secrétaire : **Paul Grandin** (la Tourette) ;
trésorier : **François Berrouard** (la Tourette).

Membres : **Bruno Carra de Vaux** (la Tourette) ; **Henri Desroche**, directeur d'études aux Hautes-Etudes ;
Paul Coutagne (la Tourette) ; **Cyrille Ducret** (la Tourette) ; **François Genuyt** (la Tourette) ; **Jean-Marie Girard**, professeur à Lyon II ; **François Isambert**, directeur d'études aux Hautes-Etudes ; **René Le Trocquer**, directeur de l'IREP (Lyon).

Conseil scientifique

Henri Desroche, directeur d'études aux Hautes-Etudes, *président* ; **Guy Avanzini**, enseignant à Lyon II ;
Roger Bastide, directeur d'études aux Hautes-Etudes ; **François Berrouard** (la Tourette) ; **Bruno Carra de Vaux** (la Tourette) ; **Jacques Gadille**, professeur à Lyon II ; **François Genuyt** (la Tourette), *secrétaire* ;
Jean-Marie Girard, professeur à Lyon II ; **Maurice Manificat**, professeur à Lyon II ; **J.J. Paquette**, professeur à l'ISSA, Lyon ; **Emile Poulat**, directeur scientifique au CNRS ; **Jean-Claude Sagne**, assistant à Lyon II.

Organigramme en 1990

Conseil d'administration

Président : **Pierre Picut** ;
vice-président : **Louis Paraire** ;
secrétaire : **Antoine Lion** ;
trésorier : **Jean-François Lesigne**.

Membres : **Guy Avanzini** ; **Paul Coutagne** ; **Henri Desroche** ; **Roland Ducret** ; **Jean-Paul Durand** ;
Jacques Gadille ; **François Genuyt** ; **Paul Grandin** ; **François Laplantine**.

Conseil scientifique

Jean-Claude Schmitt, président ; **Marc Augé** ; **Guy Avanzini** ; **Philippe Bernoux** ; **Gérard Broyer** ; **Bruno Carra de Vaux Saint Cyr** ; **Jacques Cazeaux** ; **Henri Desroche** ; **Pierre Dockès** ; **Daniel Dufourt** ; **Etienne Fouilloux** ; **François Genuyt** ; **Luce Giard** ; **Bernard Guibert** ; **Danièle Hervieu-Leger** ; **André Julliard** ; **Paul Ladrière** ; **Claude Langlois** ; **François Laplantine** ; **Jean-Claude Lavigne** ; **Pierre Maclouf** ; **Louis Panier** ; **Pierre Picut** ; **Suzy Platiel** ; **Claude Prudhomme** ; **Jean-Pierre Raison** ; **Gérard Raulet** ; **Jean-Claude Rolland** ; **Alain Schnapp** ; **Jean Séguy** ; **Jean-Michel Servet** ; **Marie-José Tubiana** ; **Michel Wieviorka**.

Le centre Thomas More en 1972 et 1990

Source : archives personnelles, Antoine Lion

de 1989 à 2001, alors secrétaire général de l'association Economie et Humanisme puis Olivier Du Payrat, à partir de 2001, chargé de la préfiguration du centre culturel de rencontres.

Religions

- 8** **Alain BADIOU : saint Paul, penseur de l'universalisme.**
Discutant : Stanislas BRETON. Samedi 16 janvier 1999.
- 10** **Polémique et juste dialogue entre monothéismes. Actualité de Raymond Lulle.**
Dominique de COURCELLES ; René-Samuel SIRAT, Patrick VALDRINI, Larbi KECHAT. Au Centre d'Études du Saulchoir, à Paris le lundi 25 janvier 1999.
- 18** **Religions en compétition : missions, prosélytismes et résistances.**
Jean-Pierre BASTIAN, Régis DERICQUEBOURG, Marc GABORIEAU, André JULLIARD. Samedi 1^{er} - dimanche 2 mai 1999.
- 19** **Jean BOTTÉRO : le Problème du Mal en Mésopotamie et dans la Bible.**
Samedi 1^{er} - dimanche 2 mai 1999.

Écritures

- 1** **La poésie et la mort.** Béatrice BONHOMME, Dominique CERBELAUD, Jean-Marie GLEIZE, Jean-Pierre LEMAIRE, Henri MACCHERONI.
Samedi 3 - dimanche 4 octobre 1998.
- 6** **L'ethnologie en écritures. Entre autres, pour qui et pour quoi les ethnologues écrivent.** Jean-Louis FABIANI, Jean-Paul FILIOD, André JULLIARD, Christine LANGLOIS, Laurent MARTY, Jacques MEUNIER, Nicolas MILLET, Eric MONTBEL, Jean-Noël PELEN, Michel PERRIN, Martine PERROT, Martin de la SOUDIERE... Samedi 12 - dimanche 13 décembre 1998.
- 14** **Leabbé Bremond (1865-1933) : littérature et spiritualité.** François ANGELIER ; Jean-Pierre JOSSUA, Yves KRUMENACKER, Bruno NEVEU. Au Centre d'Études du Saulchoir, à Paris le vendredi 26 mars 1999.
- 23** **Les beaux jours du papier dans le monde des multimédia.**
Jeudi 3 juin 1999.

Images

- 3** **Godard entre terre et ciel : les limites du sacré.** Alain BERGALA ; Michel BOUVIER, Freddy BUACHE, Jean-Pierre ESKENAZI, André S. LABARTHE.
Samedi 14 - dimanche 15 novembre 1998.
- 15** **Louis Marin, l'entretien. Faire l'histoire avec des signes.** Jacques DERRIDA ; Viviane ALLETON, Alain CANTILLON, Françoise DIVORNE, Pierre-Antoine FABRE, Claude FRONTISI, Marie-Pierre GAVIANO, Yves HERSANT, Georgy KATZAROV, Catherine PESCHANSKI, Frédéric POUSIN, Frédérique VILLEMUR... Samedi 27 - dimanche 28 mars 1999.
- 20** **La création de la femme. Eve, Pandora, Vénus...** Jean-Claude SCHMITT ; Laurent ANGLIVIEL, Jérôme BASCHET, Georges DIDI-HUBERMAN, Maurice GODELIER, François LISSARAGUE, Pauline SCHMITT-PANTEL, Jean-Pierre VERNANT. Samedi 8 - dimanche 9 mai 1999.

Actualités

- 7** **La violence civilisée. Approches anthropologiques, économiques, philosophiques.** Jean-Pierre DUPUY ; Maurice BLOCH, Bernard GUIBERT, André ORLÉAN. Samedi 9 - dimanche 10 janvier 1999.
- 21** **Politique et enracinement. Les partis nationalistes en France et en Allemagne, de 1980 à 2000.** Heinz WISMANN ; Anne-Marie LE GLOANEC, Michel WIEVIORKA. Samedi 29 - dimanche 30 mai 1999.
- 22** **L'architecture entre enracinement et hospitalité.** Bruno QUEYSANNE ; Miguel ABENSOUR, René BORRUEY, Giancarlo DE CARLO, Guy DESGRANDCHAMPS, Eliane ESCOUBAS. Samedi 29 - dimanche 30 mai 1999.
- 24** **Enjeux politiques et économiques de l'humanitaire. Victimes ou citoyens ?**
Geneviève DECROP ; François JEAN, Joachim LINDAU, Henri RETHORÉ...
Samedi 5 - dimanche 6 juin 1999.

Bio-logies

- 9** **Les années de vie gagnées. Vieillesse de masse et sens de la vie.**
Antoine LAZARUS ; Joël BELMIN, Françoise BOUCHAYER, Jean-Paul DOLLÉ, Sébastien WEILL. Samedi 23 - dimanche 24 janvier 1999.
- 12** **Habiter les établissements médico-sociaux. Secret, intimité, espace personnel.** Claude VOLKMAR ; Jean-Paul FILIOD, Christian JUNKER, Michelle PERROT. Vendredi 19 mars 1999.
- 13** **Les marques du corps. Tatouages, piercing...** Benoît HEILBRUNN ; David LE BRETON, Patrice LORAUX, Marie-José TUBIANA...
Samedi 20 - dimanche 21 mars 1999.

Psycho-logies

- 2** **Le risque vital dans le champ de la psychopathologie.** Claude ARLÈS, Michel GILLET, Philippe JAMMET, Sylvain MALTAVERNE, Bruno REBOUL, Michel VILLAND. Samedi 7 - dimanche 8 novembre 1998.
- 11** **Pierre FÉDIDA : le primitif. Les formes élémentaires de la vie psychique.**
Discutants : Jacques HOCHMANN, Josiane ROLLAND, Dominique SUCHET.
Samedi 6 - dimanche 7 mars 1999.
- 17** **Paul-Laurent ASSOUN : frères et sœurs. Psychanalyse d'un lien.**
Samedi 24 - dimanche 25 avril 1999.

Architectures

- 4** **Construire une église aujourd'hui ?** Joseph BELMONT, Dominique CERBELAUD, Frank HAMMOUTENE, Jean-Michel LENIAU, Bernard VAUDEVILLE.
Samedi 21 - dimanche 22 novembre 1998.
- 5** **Alvar Aalto (1898-1976) architecte. Modernité, nature, tradition.**
William CURTIS, Christian DEVILLERS, Kristian GULLICHSEN.
Samedi 28 - dimanche 29 novembre 1998.
- 16** **Bernard HUET : l'architecture contre la ville ?** Discutants : Paul RICOEUR, Luigi SNOZZI. Samedi 10 - dimanche 11 avril 1999.
- 25** **Retour sur les grands ensembles. Création. Réhabilitation. Destruction ?**
Jean DUBUISSON ; François CHASLIN, Paul CHEMETOV, Christian DEVILLERS, François TOMAS. Samedi 12 - dimanche 13 juin 1999.

Conseil scientifique

Etienne Fouilloux, président; Marc Augé, Guy Avanzini, Alain Bergala, Philippe Bernoux, François Chaslin, Dominique de Courcelles, Pierre Dockès, Claude Frontisi, François Genuyt, Luce Giard, Michel Gillet, Pierre Gire, Bernard Guibert, André Julliard, Claude Langlois, François Laplantine, Antoine Lazarus, François Martin, Patrick Michel, Pierre Picut, Suzy Platiel, Claude Prudhomme, Jean-Pierre Raison, Gérard Raulet, Jean-Claude Rolland, Jean-Claude Schmitt, Alain Schnapp, Jean-Michel Servet, Marie-José Tubiana, Raymond Verdier, Jeanne-Françoise Vincent, Claude Volkmar, Heinz Wismann.

Equipe permanente

Paul Coutagne, Roland Ducret, François Genuyt, Antoine Lion, Pascal Marin, Gabriele Nolte, Jean-Pierre-Brice Olivier.

Bureau de l'association

Hugues Puel, président; Pierre Anglaret, Antoine Lion, Gabriele Nolte, Benoît-Philippe Pekle, Denis Simonin, Claude Volkmar.

Secrétaire général

Antoine Lion, assisté de Gabriele Nolte, Maryse Weiss, Sylvain Jacquemet, Matthieu Griffon.

Le centre Thomas More en 1999

Source : archives personnelles, Antoine Lion

« Le Centre est autonome. Il n'est pas lié aux contraintes de la formation universitaire. Il est ouvert à tous : chercheurs, enseignants, étudiants, mais aussi travailleurs sociaux, ou plus simplement, participants désireux d'approfondir leur culture. Il est donc par excellence un lieu de formation permanente en même temps qu'un espace de rencontre et d'éveil où les participants peuvent non seulement entendre des cours et des conférences mais aussi travailler sous la conduite de spécialistes qualifiés qui vivent pendant quelques jours au milieu de leurs auditeurs, partageant les repas, les veillées, les détente de groupe et pouvant ainsi s'exprimer plus longuement et plus librement que dans le cadre traditionnel de l'enseignement⁵⁰ ».

L'accueil est enthousiaste et de nombreux chercheurs de renoms rejoignent l'association en tant que membres actifs même si le centre essuie quelques refus de collaboration. La croissance du centre est instantanée : il compte 400 inscrits dès 1975, plus de 1000 en 1979. Ce succès témoigne à la fois de la valeur scientifique des travaux menés et de l'élargissement de l'audience due à une ouverture du centre à l'ensemble des disciplines de science humaines.

L'interdisciplinarité sera longtemps une marque reconnue du centre Thomas More. La venue de personnalités

⁵⁰ Définition du centre Thomas More dans une plaquette de présentation datée de 1980

comme Paul Ricoeur, Jacques Le Goff, Alain Touraine, Jean-Pierre Vernant, Maurice Gaudelier, Pierre Bourdieu, Michel De Certeau... est le signe de la qualité des travaux et assure un taux de fréquentation important. En 1983, le centre est habilité à dispenser des formations aux organismes et entreprises. Le centre Thomas More organise des colloques, l'occasion de recevoir des chercheurs de dimension internationale. L'une des particularités de l'organisme est d'avoir su maintenir une position critique à l'égard des champs de recherche, de n'avoir jamais mis de côté les interrogations et les positions contradictoires. Son originalité tient enfin à son positionnement à la convergence des sciences humaines et des sciences des religions. Le centre Thomas More va éditer des bulletins trimestriels et la revue « Recherches et documents du centre Thomas More » qui synthétisent et diffusent les travaux pluridisciplinaires.

Le centre Thomas More devient vite un lieu incontournable, sans équivalent institutionnel dans la région lyonnaise. Pendant 30 ans, le centre a reçu une impressionnante liste de conférenciers. C'est un lieu emblématique permettant aux intellectuels d'envergure nationale ou internationale de venir débattre en terrain « neutre ». Pour le public, c'est l'occasion unique de pouvoir débattre avec des célébrités difficilement accessibles, parisiennes pour la plupart. L'aréopage de l'EHESS débarque régulièrement au centre. Les chercheurs en histoire médiévale, histoire religieuse et en théologie sont directement liés à l'histoire des dominicains. D'un autre côté, par leur formation de haut niveau, les dominicains sont des interlocuteurs crédibles pour les chercheurs. Le centre n'oblige pas l'auditeur ou le conférencier à faire obéissance à la spiritualité des dominicains. Les intervenants, en échange de leur participation, bénéficient de conditions d'hospitalité exceptionnelles : un cadre bâti unique et un niveau intellectuel irréprochable. L'excellence et la force de l'architecture permettent à des intellectuels non-croyants d'oser une intervention au couvent. L'excellence de l'architecture stimule la venue de participants, autant attirés par les débats que par le couvent lui-même.

Le coup de force du centre Thomas More n'est pas dans la production intellectuelle proprement dite mais la mise en visibilité du haut niveau intellectuel. Le Centre était « la chambre d'écho⁵¹ » en province du meilleur du travail en train de se produire à Paris, au Collège de France ou à l'EHESS en particulier. Pour la région lyonnaise, être connecté à ces prestigieux établissements était à l'époque une chance considérable et unique. Avec le Centre Thomas More, les dominicains visaient, comme Le Corbusier, la modernité et l'indistinction entre l'appartenance religieuse et le monde profane.

Le couvent s'ouvre progressivement au public. Des visites guidées permettent de comprendre le parti architectural. Le couvent est devenu l'une des œuvres les plus marquantes de l'architecture du XXe siècle au niveau mondial. Il a influencé les grands architectes modernes comme Oscar Niemeyer ou Kenzo Tange⁵². « *Le couvent de la Tourette s'impose comme l'une des grandes et rares réussites de cette époque où l'architecture sacrée renoue avec la modernité, après quelques décennies de conservatisme et de médiocrité*⁵³ ». Les architectes et étudiants architectes viennent en nombre et des quatre coins du monde visiter l'édifice. Pour l'année 2000, on dénombre 4000 visiteurs provenant de 60 établissements d'Europe, d'Amérique du Nord, de Chine⁵⁴... La réputation internationale de l'œuvre n'est plus à démontrer.

En proie à des difficultés financières, le centre culturel de rencontres, ayant pris la suite du centre Thomas More en 2001 a récemment cessé ses activités. Le centre culturel avait encore élargi les possibilités d'accueil offertes par l'architecture du couvent. Il proposait une vingtaine de rencontres, dont la moitié dédiées à l'architecture ; l'accueil d'expositions et d'installations conçu par des artistes ou des chercheurs ; la mise en place de résidences d'artistes et la mise à disposition de studios pour des petits groupes.

⁵¹ selon l'expression de Philippe Dujardin

⁵² FERRO Sergio, KEBBAL Cherif, POTIE Philippe, SIMONNET Cyrille, op. cit.

⁵³ RAGOT Gilles, Utopies réalisées, 5 sites en région urbaine de Lyon, 2009

⁵⁴ Document récapitulatif de l'année 2000, Centre Thomas More

Aujourd'hui, les dominicains réfléchissent à une solution pour conjuguer vie spirituelle, accueil raisonné du public et manifestations culturelles et scientifiques. La restauration du bâtiment est en cours d'achèvement. Reconnu internationalement, l'œuvre de Le Corbusier a bénéficié d'une demande d'inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO. Elle achèvera de pérenniser le couvent comme icône religieuse et profane. Actuellement, le couvent fait partie des 5 sites repérés dans la région urbaine de Lyon en tant « qu'utopie réalisée » de l'architecture du XXe siècle avec la Cité des Etats-Unis à Lyon, les Gratte-Ciel de Villeurbanne, Firminy-Vert et les Etoiles à Givors.



Stéphane Autran

Bibliographie

- ANTONINI Debora, BAUDOUIN Rémi, CASALI Valerio, CAVALCANTI Roberto, GRESLERI Giuliano, LINTON Johan, PAPILLAULT Rémi, POTIE Philippe, SAMUEL Flora (coll.) *Le Corbusier. Le symbolique, le sacré, la spiritualité*. Rencontres de la Fondation Le Corbusier - Editions de la Villette, 2004
- AUSSIBAL Amans. *Le couvent de la Tourette – Architecte Le Corbusier*. La communauté des dominicains, 1987
- BEAUMONT Barbara, BEDOUELLE Guy, *Guide des lieux dominicains*, Paris, 2004
- BEGHAIN Patrice, BENOIT Bruno, CORNELOUP Gérard, THEVENON Bruno, *Dictionnaire historique de Lyon*, Editions Stéphane Bachès, Lyon, 2009
- BERTHOD Bernard, COMBY Jean, *Histoire de l'Église de Lyon*, Ed. La Taillanderie, 2007
- BOULAIS Pierre, MOREAU LUC, *La Tourette, un couvent de Le Corbusier*, Le Touvet, 2009
- CHATELAN Olivier, *Les catholiques et la croissance urbaine dans l'agglomération lyonnaise pendant les Trente Glorieuses (1945-1975)*, 794 p., Thèse d'Histoire, Université Lumière Lyon 2, 2009
- CORMIER Michel, *L'ancien couvent des dominicains de Lyon*, Vitte, Lyon, 1898-1900
- FERRO Sergio, KEBBAL Cherif, POTIER Philippe, SIMONNET Cyrille. *Le Corbusier, le couvent de la Tourette*. Editions Parenthèses, 1987
- GADILLE Jacques (dir.) avec la collab. de R. FEDOU, H. HOURS, B de VREGILLE, *Le diocèse de Lyon*, 350 p. Beauchesne, Paris, 1983
- LAUDOUBEZ André, *Rétrospective du centre Thomas More de 1970 à 1990 – Centre Thomas More – 1990*
- LE CORBUSIER, *Vers une architecture*, Flammarion (rééd.), Paris, 1927
- LE CORBUSIER, *Le poème de l'angle droit*, Electa (rééd.), Paris, 1955
- LE CORBUSIER, *Ronchamp*, Les Cahiers de la recherche patiente n° 2, Zurich, Girsberger et Stuttgart, Hatje, 1957
- LEVESQUE Jean-Donatien, « Les dominicains aux Brotteaux » Revue « *Rive Gauche* », n°158, septembre 2001
- PELLETIER Denis, « Economie et Humanisme dans la Région lyonnaise : le catholicisme social en débat », *Cent ans de catholicisme social à Lyon et en Rhône-Alpes*. actes du colloque de Lyon, 18-19 janvier 1991 / [organisé par le Centre André Latreille et par l'Institut d'histoire du christianisme] sous la dir. de Jean-Dominique Durand
- PELLISSIER Catherine, *La vie privée des notables lyonnais - XIXe siècle*, 296 p. ELA, 1996

- RAGOT Gilles, *Utopies réalisées, un autre regard sur l'architecture du XXe siècle*, Somogy éditions d'art, 2009
- PETIT Jean, *Un couvent de Le Corbusier*, Les éditions de minuit (rééd.), Paris, 1961
- POUZET Philippe, « Le pape Innocent IV à Lyon. Le concile de 1245 », *Revue d'histoire de l'Église de France*. Tome 15. N°68, 1929
- VIEVARD Ludovic, FRV100, *Lyon et l'église*, 44 p., pour la Direction de la prospective et du dialogue public du Grand Lyon, 2010
- DEJEANS Delphine, DUMAIN Aurélie, LAMBELET Alexandre. Entretien avec André Micoud : Un herméneute en prise avec ses objets, *ethnographiques.org*, Numéro 9 - février 2006 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2006/Dumain,et-al.html> (consulté le 30 juin 2010)
- Entretiens téléphoniques avec :
 - Jean-Marie Gueullette, prier du couvent de la Tourette, 7 décembre 2009
 - Antoine Lion, ancien directeur du centre Thomas More, 2 et 9 juin 2010
 - Hugues Puel, ancien directeur d'Economie et Humanisme, 27 mai 2010
- Sites Internet :
 - centre scolaire Saint-Thomas d'Aquin : <http://www.st-thom.com/organisation.html>
article de Philippe BLANC (consulté le 30 juin 2010)
 - Association « Les amis du vieil Arbesle » : <http://amis.arbresle.free.fr/>
 - Biographie et histoire de la famille Fleurieu :
<http://s.claretdefleurieu.free.fr/sommaire%20deux.htm>

GRANDLYON

Direction de la Prospective et du Dialogue Public
20 rue du lac - BP 3103 - 69399 LYON CEDEX 03
www.millenaire3.com